LE JOURNAL

LE JOURNAL à Royaumont

Fondation Royaumont Asnières-sur-Oise, 95270 Luzarches Tel: (1) 30.35.40.18.

«LE JOURNAL» est publié avec le soutien de l'Association des Amis de Royaumont.

Composition:

Atelier cosmopolite de Royaumont Impression : Imprimerie Tautin DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Francis Maréchal
REDACTEUR EN CHEF
Bernard Noël
COMITE DE REDACTION
Pierre Gaudin, Rémy Hourcade,
Christine Lapostolle, Pierre-Yves
Le Moigne, Marcel Pérès,
Caroline Sonrier, Marc Texier.
SECRETAIRE DE REDACTION
Sophie Garret
CONCEPTION, MAQUETTE
Jean-Yves Cousseau

Royaumont, le 30 janvier 1989

Nous avons l'intention de consacrer le prochain numéro du **Journal à Royaumont** au SENS, et de construire ce numéro comme une enquête à défaut de pouvoir en faire un «atelier» (mais pourquoi l'atelier ne viendrait-il pas après, avec les matériaux rassemblés par le journal?).

Finalement, il nous a semblé que la question ne pouvait se formuler que de manière brutale : qu'est-ce qui donne du sens à votre vie ?

Nous espérons que vous nous ferez l'amitié de nous répondre avant le 28 février. Croyez-nous très cordialement vôtres.

Rémy Hourcade, Bernard Noël

Cette lettre a été adressée à 135 écrivains français et étrangers. Ce numéro est entièrement consacré aux réponses que nous avons reçues.

à Koyaumont

PARTI PRIS

La question posée en masque une autre, mais comme un visage peut changer sur lui-même selon l'éclairage. Nous voulions simplement demander : qu'est-ce que le sens ? Sous cette formulation, notre question risquait de paraître si squelettique qu'aucune réponse ne lui donnerait un peu de chair. Alors, tant pis, nous avons choisi le ton du magazine, non pas celui de la philosophie, et voilà : Qu'est-ce qui donne du sens à votre vie ?

Le nombre des réponses retrousse en quelque sorte le genre de notre question et lui donne le supplément de pensée qui lui manquait. Merci donc à tous ceux qui nous ont fait cette amitié.

Parmi les réponses, on distingue deux catégories principales selon que le sens est relié au "moi" ou qu'il est au contraire perçu comme lui étant extérieur. Je souhaitais m'en tenir à ce constat, quitte à développer à la suite quelques réflexions : était-ce pour ne pas répondre à la question qui, devenue personnelle, demande : Qu'est-ce qui donne du sens à ma vie ? Sans doute... Mais, de l'extérieur, je suis sommé d'y répondre ici.

Comme la plupart des gens parvenus à un âge certain, je possède un nombre certain de choses, surtout des livres ; il est rare cependant que j'utilise les pronoms possessifs. J'en prends conscience en pensant à "ma" vie. Mon premier mouvement serait de dire que je n'ai pas de vie : mouvement insensé puisqu'au fond, c'est tout ce que j'ai. Il me semble qu'il n'y aura vraiment de "mien" que ma mort. Cela dit, je m'aperçois que dire "mon", "ma", "moi", c'est parler mortellement dès que ces mots-là sont les véhicules d'une charge de sens personnel. N'en va-t-il pas de même du mot "je" ? Tout ce qui nous limite à nous-mêmes est mortel. Mais comment s'exprimer sans ces mots-là ? Il y a peu d'années, cette nécessité devint insupportable et me jeta sur les routes : je voulais vivre dehors, dans l'illusion que cela me permettrait de voir venir la seule chose qui est mienne...

Voir venir fut un temps le sens. Rien ne venait bien sûr, mais faire face à la venue orientait le regard vers l'avenir, alors qu'il est normalement tourné vers le passé. Cette position, qui devait rendre visible la venue, je n'ai pas su la maintenir longtemps. On peut vivre au jour le jour, et se stupéfier de diverses façons. Je ne sais pourquoi mon "moi" est tellement fêlé que le "je" - malgré sa belle couture d'identité - ne le répare pas...

Le sens est ce qui répare. Il est à la fois la substance réparatrice et le mouvement. Il assure la circulation.

J'ai fait un saut vers le sens... Peut-être pour me précipiter vers la "réparation" que je pratique depuis bientôt vingt ans et que je n'hésite pas à qualifier possessivement de "mon travail". Auparavant, il m'avait fallu vingt autres années pour seulement en arriver là, c'est-à-dire à me donner un travail "mien". La pratique de ce travail devait assurer solidement la couture. L'assurance en venait de l'Histoire et de l'Education. Je m'y suis mis vers la

quarantaine, et entièrement puisqu'en me mettant à écrire, j'ai renoncé à tout autre métier (sauf un intermède d'une année). Ce choix a eu pour effet de faire dépendre "ma "vie de "mon" écriture, et donc de me priver du choix de ne pas écrire. Situation quelque peu fragile quand on ne cherche pas le succès mais une sorte d'honnête artisanat combinant la conscience professionnelle et l'obligation dérisoire...

Le sens pourrait surgir ici tout naturellement du travail accompli, car le travail - ou du moins le plaisir procuré par son exercice - est justement ce qui permet de transformer la ligne mortelle du temps en sens de la vie, mais cette relation simple se trouble dès qu'à la question posée, j'envisage de répondre enfin par : l'écriture. D'abord l'écriture ne donne éventuellement du sens qu'à l'écriture ; ensuite, et bien qu'elle n'en soit sûrement pas coupée, que donne l'écriture à la vie ?

Rien de plus fascinant que la vue d'un humain complètement absorbé par une activité. A cet instant, je vois l'invisible : je vois très littéralement ce qui donne du sens à une vie.

Il se peut que cette activité soit l'écriture... Tant d'autres activités sont plus efficaces et plus couramment partagées : le jeu, la conversation, l'amour, etc. Mais être absorbé est aussi bien le comble du sens que l'oubli du sens... Etre en vie est une évidence ; être en sens est plutôt une mise en abîme de cette évidence... Si je m'expose pareillement dans ma réponse, c'est pour tenter une sortie vers la vie - sans oublier qu'elle est tentée en écrivant.

Etre en vie est un fait, et je suis en vie. Le passage du constat au "je" est une articulation qui pourrait contenir LE sens si "je" était indépendant de "ma" vie. Mais "je" ne dit "ma" vie qu'en s'appropriant le fait d'être en vie. La conscience d'être en vie malgré "je", malgré "moi" a détruit chez moi toute possibilité d'identification avec ce qui dans la langue m'oblige à en passer par un "mien", dont je sais qu'il est l'illusoire décor d'un organisme destiné seulement à reproduire l'espèce. Je refuse de n'être que cela, mais je préfère être cela - et rien que cela, plutôt que d'oublier cette donnée fondamentale.

Que le sens de "ma" vie soit d'abord d'être un reproducteur parmi des millions de millions, voilà qui réduit le "ma" au point de l'anéantir. Après quoi, derrière tous les dérivatifs, l'espèce n'en finit plus de remuer dans le corps, et cela suffit à dégonfler le "je". Bien entendu, le "je" s'en relève et tente de briser l'anonymat où l'enfonce l'espèce en détournant l'énergie de cette dernière à son profit. C'est le vieux conflit d'où sortent les dieux, l'amour, l'art, les jeux, mais depuis le temps qu'ils en sont sortis, leur existence a fini par constituer une doublure tout aussi naturelle que la nature qu'elle a pour rôle de dissimuler.

Ecrivant, j'ai fini par sentir dans l'écriture les mouvements de la langue, qui "me" poussait à la reproduire. Et sous la langue est apparue l'espèce, qui tentait de s'en déshabiller en même temps que de "moi". Alors, rien n'a plus donné de sens à "ma" vie que l'occupation de tout son temps afin de boucher le vide insensé du "ma" dans "ma" propre vie...